

## III

Comment le baron de Munchhausen attela un loup à son traineau.

Maintenant je ne sais plus au juste si c'était dans l'Estonie ou dans l'Ingermanland, mais je me souviens encore parfaitement que ce fut dans une forêt effroyable que je me vis poursuivi par un loup affamé. Comprenez-vous ce que c'est que de sentir à ses trousses un loup qui a guetté au passage, pendant huit jours peut-être, quelque malheureux voyageur ? Dieu vous préserve de jamais en trouver un sur votre route, au cœur de l'hiver, dans une de ces âpres solitudes. Il m'avait flairé de loin, sans doute, et s'élança à ma poursuite, furieux, bondissant dans la neige et poussant des cris de joie. Je lançai mon coursier de toute sa vitesse, à

grands coups de fouet et en lui lâchant les rênes de toute leur longueur, précaution fort inutile du reste, car il sentait l'approche de l'ennemi même sans l'avoir vu. Mais nous avions beau aller avec la rapidité de l'éclair, le loup gagnait toujours du terrain sur nous. Nous avions beau aller comme le souffle du vent, le loup nous serrait de plus près toujours. Il était sur nos talons, et il eût fallu un miracle pour nous faire échapper. Je ne sais comment cela se fit; mais je me couchai, en quelque sorte machinalement, à plat ventre dans le traîneau, laissant mon cheval courir au hasard et chercher le moyen de se tirer d'affaire comme il l'entendrait, selon son instinct. Et, sur mon âme, bien m'en prit; car il arriva précisément une chose que je présumais, il est vrai, mais que j'osais à peine espérer. En effet, le loup, s'inquiétant fort peu de mon individu, s'élança par-dessus moi, se jeta avec fureur sur le cheval, mit en pièces et dévora en un instant tout l'arrière-train du pauvre animal, qui, poussé à la fois par l'épouvante et par la souffrance, redoublait de vitesse et bondissait avec une rapidité effrénée.

— Dieu soit béni! m'écriai-je en remerciant mentalement le ciel de m'avoir sauvé si heureusement et d'une manière si imprévue.

Mais représentez-vous l'étonnement et la frayeur qui me saisirent au moment où, relevant furtivement la tête, je vis que le loup s'était entièrement fait jour au travers du cheval. Il s'y était si bien engagé, que, sans faire ni un ni deux, je me mis à le frapper de toutes mes forces et à lui cingler rudement la peau. Cette étrillade si peu attendue ne lui causa pas une médiocre frayeur, de sorte qu'il s'élança en avant aussi vite qu'il put, complètement pris qu'il était dans le harnais. Il courait avec une telle rapidité, que la carcasse du cheval se détacha par pièces et par morceaux et joncha la neige de ses débris sanglants. Mon traîneau volait sur la route, emporté par le loup que je ne cessais de fouetter et de frapper de plus belle. Ce fut un voyage terrible, épouvantable. Tout tourbillonnait autour de moi. Nous dévorions l'immense désert de neige où nous glissions. Et je frappais toujours, et je fouettais toujours. Enfin, après un galop furibond, nous arrivâmes tous deux sains et saufs à

Saint-Petersbourg, contre notre attente respective et à la grande stupéfaction de tous les spectateurs.



Je ne veux pas vous ennuyer, messieurs, par de longues ambages sur la législation, sur les arts, sur les sciences et autres choses remarquables de cette capitale de la Russie, et moins encore vous entretenir de toutes les intrigues et joyeuses aventures

qui s'y croisent dans les sociétés de bon ton , où un étranger est toujours sûr d'être accueilli par la dame de la maison avec une excellente goutte de rhum et une tendre caresse. J'aime mieux arrêter votre attention sur des sujets plus relevés et plus nobles, notamment sur les chevaux et les chiens, dont j'ai toujours été grand ami , puis sur les renards , les loups , les ours et autre gibier de cette nature , dont il y a plus grande abondance en Russie que dans tout autre pays du monde , enfin sur ce genre de parties de plaisir, d'exercices chevaleresques et actes de courage qui ornent cent fois mieux un gentilhomme que ne le font un peu de grec ou de latin moisi , ou ces sachets à odeur, ces grimaces et ces cabrioles que les badauds admirent tant dans les fats et les beaux esprits français.



*Two for André Van Hapselt.*